

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François DES MONTS

Deux grandes figures
(St Augustin et le Père Gratry)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 149-157

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Deux grandes figures

Nos grands convertis nous offrent un beau spectacle du charme puissant, de l'attrait irrésistible qu'exerce la vérité sur les esprits qui, loin de la foi, sont tourmentés du problème posé de tout temps : celui de la destinée. Tant il est vrai que l'intelligence est faite pour la vérité comme l'âme pour le bonheur. Mais rien n'intéresse et n'impressionne comme de voir la marche que fait l'esprit vers la vérité quand il l'a soupçonnée, de voir aussi comment la vérité conduit à la foi un esprit qui l'ignorait. « Avant de se faire dans un esprit, la lumière se fait dans un cœur » a dit un grand penseur et un converti. Rien n'est plus vrai et pour s'en assurer il suffit de jeter un coup d'oeil sur l'histoire des conversions. Chateaubriand est ramené à la foi de sa mère par la poésie et le génie du Christianisme ; Huysmans marche vers la vérité, attiré par le charme de la liturgie, épris de la beauté sévère de nos cathédrales gothiques.

Mais cela est vrai plus particulièrement de S. Augustin et du P. Gratry, amenés à la foi par la recherche de la vérité, l'objet tant désiré et tant aimé de leur esprit philosophique, et dirigés dans cette voie salutaire par les déceptions que trouvaient leurs cœurs passionnés dans les plaisirs et les amours terrestres. Nous suivrons donc la transformation de ces deux âmes qui se ressemblent à plus d'un point de vue. Les « Souvenirs » du grand Oratorien, en effet, répondent comme un écho aux « Confessions » de l'immortel évêque d'Hippone. Il est utile en même temps que passionnant de voir la route commune que suivent ces deux âmes d'élite pour arriver à la conquête de leur foi.

Rome a perdu ces vaillants soldats, ces consuls énergiques, ces empereurs puissants qui faisaient sa grandeur, sa force, sa renommée immortelle. Les esprits païens sont abâtardis et tombent en pleine décadence. Il n'y a plus d'orateurs, il n'y a plus de poètes ; de l'ancienne et glorieuse Rome, il ne reste que la majesté des temples qu'on déserte, et la magnificence cruelle d'un cirque plus assailli que jamais par une foule ignorante et grossière, avide de sang humain. « Les décombres d'un vaste monument, l'aspect des colonnes renversées, des murailles ouvertes et noircies, a quelque chose de moins triste que cette dégradation morale d'un peuple, tombant en ruines de toutes parts et laissant apercevoir dans ses débris un vestige à demi effacé de son ancienne gloire. ⁽¹⁾

Mais Carthage, sur l'autre versant de la Méditerranée, avait hérité des sentiments de sa vieille rivale, et, nous dit Villemain, « c'est au milieu de cette agitation des esprits, dans cette Babel des opinions humaines, dans ce chaos de passions religieuses, que naquit Augustin, avec une imagination ardente, insatiable de science, de plaisirs et d'amour. ⁽²⁾ » Et c'est lui qui avec quelques génies, nés comme le sien dans la décadence païenne, formera le noyau immortel de la gloire chrétienne s'épanouissant dans le vieux monde romain aussi bien dans le domaine littéraire et oratoire, que dans le domaine philosophique et religieux.

Mais tournons nos regard vers un autre berceau. C'est en 1805, heure de triomphe et de gloire pour la France, que naît le P. Gratry. Les âmes cependant sont encore rongées par la philosophie du XVIII^{me}

⁽¹⁾ Villemain.

⁽²⁾ Villemain, (Tableau de l'éloquence chrétienne.)

siècle ; le grand tourbillon révolutionnaire a passé il est vrai, mais les idées, les livres impies du siècle de Voltaire et de Rousseau sont encore ancrés dans maints esprits. Le P. Gratry, nourri d'abord de ce poison, sera bientôt appelé à le combattre et à lui faire lâcher prise.

Et ces deux grands esprits iront à la lutte avec tout leur cœur et toute leur passion, car tous deux sont passionnés, tous deux sont doués d'une sensibilité de cœur exquise. « Cette sensibilité était une des puissances de son génie » nous dit Villemain en parlant du grand Docteur. Un des auditeurs du P. Gratry avoue qu'à la suite d'un entretien, il avait l'âme tellement pénétrée, le cœur si ému que le sommeil avait grand'peine à venir, et, continue-t-il « jamais parole humaine n'a produit sur moi d'aussi profondes et salutaires impressions. » Mais chez Augustin, cette sensibilité dégénère en passion violente, en transports effrénés, en mouvements désordonnés. Il pleure aux accents de Didon mourante sur le bûcher que nous a dépeint Virgile, il trouve au cirque un assouvissement passager des désirs qui le tourmentent. « Les spectacles, dit-il plus tard, me ravissaient, tout remplis qu'ils étaient des images de ma misère et des aliments de ma flamme. »^(*) Le cœur du jeune Gratry est moins passionné, moins sensuel, mais sa sensibilité n'est ni moins profonde et peut-être plus délicate. Les sentiments de ces deux cœurs se rencontrent souvent : philosophie faite autant de cœur que d'esprit, amour ardent de la nature, passion pour les lettres, pour les arts, en particulier pour la musique.

Après ce tableau bien imparfait, mais nécessaire, de leurs cœurs au moment où ils vont changer de

(*) Confessions.

route, suivons-les dans cette phase intime de recherche religieuse.

Les voilà tous deux lancés dans la vie d'étudiant avec tous les succès et les gloires que l'on peut ambitionner à cet âge : Augustin reçoit en plein théâtre la couronne poétique des mains du proconsul lui-même ; le jeune Gratry, à la fin de sa philosophie n'obtient pas un moindre succès.

Augustin fait partie depuis longtemps déjà de la secte des Manichéens dont il est un adepte fervent ; il trouve plaisir quelquefois à critiquer où à tourner en dérision la religion de sa mère. Peu à peu, au milieu de ses passions, de ses erreurs, de ses plaisirs, un invincible dégoût, un doute poignant s'emparent de son âme, un remords terrible se glisse en lui comme une vipère. Il s'aperçoit que les années passent et que toujours la passion le torture — il vient de délaisser la femme qu'il a aimée depuis sa dix-neuvième année, et une passion nouvelle le saisit — jetant un coup d'œil en arrière, il pousse ce cri déchirant : « Voilà que j'ai trente ans et je vacille encore dans le même borbier. » C'est dans ce combat intérieur, dans ces épais nuages annonçant la tempête qu'il a le bonheur d'entendre S. Ambroise à Milan. Augustin est attiré par cette littérature chrétienne qui ne dédaigne ni les périodes de Cicéron ni la poésie fraîche et jeune de Virgile. C'est le côté littéraire d'abord qui charme notre dilettante, et bientôt la religion prêchée avec tant d'éclat envahit son cœur et redouble le doute de son âme. L'orage est là, orage bienfaisant qui rafraîchira ce pauvre cœur brûlé, et amènera l'éclaircie définitive.

L'orage menace aussi le cœur du jeune Gratry. Le temps où il était « pris d'un grand zèle antireligieux » (*) est passé. Quelques livres religieux

(*) Souvenirs de Jeunesse.

viennent troubler le charme qu'il éprouvait dans la lecture des « Encyclopédistes, » et atténuent un peu son dégoût marqué... pour la soutane. Pour lui comme pour Augustin, un ami se trouve là qui achève de le torturer, cet ami lui parle de Dieu, de la religion, et lui avoue son intention de devenir prêtre.

Augustin et Gratry cultivent avec amour la philosophie, poussant leurs réflexions de plus en plus loin ; des problèmes insoupçonnés se posent devant leurs yeux étonnés ; ils approfondissent l'idée de Dieu et sentent que la vérité se trouve quelque part au monde, qu'ils doivent la rechercher pour se vouer à sa défense.

Augustin est partout obsédé de ces pensées. Un jour il est assis aux côtés de son ami Alype, dans le jardin qui entoure leur demeure. C'est le soir ; tout est harmonie, tout est poésie, et cette nature délicieuse leur rappelle les soirs où le silence et l'ombre les invitaient à leurs folies de jeunesse. Les sentiments d'Augustin se font plus violents, se heurtent plus impérieux, sa méditation se prolonge étrangement, un combat violent se livre au plus intime de son âme. Saisissant son ami, il s'écrie : « Où sommes-nous ? Qu'est-ce que cela ? les ignorants se hâtent et ravissent le ciel, pendant que nous, avec nos sciences sans cœur, nous nous roulons dans la chair et le sang. Parce qu'ils nous ont précédés, est-il honteux de les suivre ? (*) »

Son ami reste muet de surprise devant cette agitation, devant ces yeux égarés et cette voix vibrante. Mais lui, sentant le besoin de repos, court dans le coin le plus écarté du jardin, où l'ombre est plus épaisse, où le silence est plus profond. C'est alors

(*) Confessions.

qu'une voix pure et tendre « d'enfant ou de jeune fille » répète comme un refrain ; « Prends, lis..., prends, lis... » Il court prendre le livre de l'Apôtre et lit : « Ne vivez pas dans les festins, dans l'ivresse, dans les plaisirs, dans l'impudicité et la jalousie, mais revêtez-vous de Jésus-Christ. » Et Augustin arrosant de larmes ces paroles divines sent son cœur bondir plus libre et plus fort. La paix renaît. L'orage s'est dissipé, l'éclaircie apparaît, mais il faudra encore que les grands nuages noirs s'éloignent.

C'est par un soir aussi que le jeune Gratry voit la tempête se déchaîner et le calme lui succéder. Après une journée laborieuse, couronnée de succès, il est assis sur son lit au dortoir du collège, méditant sur son avenir. Et cette méditation se transforme soudain en un songe... un songe affreux. Il voit tout d'abord se dérouler devant lui ses succès de collège ; puis la vie du monde commence ; il parle et sa voix trouve partout des échos, il écrit et ses livres se répandent sur le monde comme un torrent, il se présente à l'Académie, et l'Académie le reçoit avec acclamations ; ses parents sont là pleins d'allégresse, elle est là aussi celle qu'il a choisie pour compagne de sa vie, brillante de beauté, souriante de joie. Et soudain une nuée arrive, couvrant de ténèbres cette vision glorieuse, puis la nuée crève et laisse entrevoir dans ses flancs déchirés une scène épouvantable. Il se trouve, sanglotant, comprimant dans son sein la douleur qui le brise devant trois cadavres : celui de son père, celui de sa mère, celui de sa bien-aimée dont le visage si doux a reçu l'empreinte funèbre de la mort. Mais son songe franchit toutes limites : « Je vis, raconte-t-il, les générations passer et disparaître comme des troupeaux qui vont à la boucherie sans y penser, comme les flots d'une rivière qui approche d'une cataracte où

ils descendent tous à leur tour, mais pour rester sous terre et ne plus retrouver le soleil. Mais qu'est-ce que tout cela, m'écriai-je ? Pourquoi ne cherche-t-on pas d'abord l'explication de tout cela ?... On vit comme des moucherons qui dansent et bourdonnent dans un rayon de soleil. Pourquoi passe-t-on ? Pourquoi est-on venu ? Je regardais toujours avec terreur l'abominable et insoluble énigme. Tout à coup, de cet insondable et mystérieux abîme partit un cri aigu, déchirant, perçant, capable d'atteindre aux dernières limites de l'univers : O Dieu, criai-je, ô Dieu ! lumière ! secours ! Expliquez-moi l'énigme... O mon Dieu ! je le promets, je le jure... faites-moi connaître la vérité et j'y consacrerai ma vie tout entière.

Mais le jeune incrédule n'est pas encore converti ; il y a encore, comme chez Augustin, beaucoup de ténèbres à dissiper. Tous deux se sont trouvés devant ce problème de la vie : « Où vais-je et qu'ai-je fait jusqu'à présent ? » Alors ils méditent, ils étudient tous deux... ils prient tous deux. Augustin commence et termine chaque journée par la prière, à la grande joie de Monique sa sainte mère. Gratry, lui aussi, prie chaque soir ; il demande à Dieu de découvrir la vérité pour l'emporter comme un trésor et lui vouer sa vie. Il est obligé de quitter sa famille qu'il a contristée par sa résolution ; il loue une petite chambre, médite et se mortifie en attendant que sa carrière s'ouvre, libre, devant lui. Il voit combien d'esprits « s'enfoncent dans l'irréligion, l'athéisme, le matérialisme, sous prétexte de physique, d'anatomie et de mathématiques : il comprend alors l'union possible et nécessaire de la science et de la religion. » ^(*) C'est à quoi il travaillera plus tard inlassablement comme travaillera aussi Augustin

(*) Souvenirs de Jeunesse.

à la ruine du Manichéisme, brûlant ce qu'il a adoré et que tant d'autres adorent.

Tous deux vont s'attaquer aux grandes erreurs de leur temps. Mais, auparavant, ils doivent briser en eux toutes les attaches qui les retiennent encore au monde.

A l'école de Polytechnique, le jeune Gratry travaille sans relâche pour Dieu, malgré les doutes qui l'obsèdent encore. A la veille de l'examen final, se sentant incertain du succès, il s'écrie : « Mon Dieu, c'est pour vous que j'ai travaillé cette année. Pour le reste, je me livre à votre Providence ; si vous voulez que j'entre dans cette école, faites-moi réussir, sinon faites-moi refuser. ⁽¹⁾ Il réussit, et il entre à l'école de Polytechnique, « mais, dit-il, j'étais comme un initié que l'on reçoit d'abord par une fête magnifique et par un splendide festin. Puis viennent trois jours de jeûne et de solitude dans les ténèbres d'un caveau. Tout-à-coup une voix cria : « Soyez fort, saisissez cet anneau de fer scellé dans le rocher et attachez-vous y quoi qu'il arrive. Pour moi, l'anneau, c'était la foi et la pratique des commandements de Dieu. Je m'y cramponnai avec force au milieu de terreurs morales que je ne saurais exprimer. » ⁽²⁾

Puis le jeune polytechnicien, par la prière et l'Eucharistie, sent la vie renaître complètement ; le Ciel lui montre sa voie et, bénissant Dieu, il entre dans le sacerdoce.

Augustin n'a plus de luttes : son intelligence éclairée désormais d'un fait nouveau, s'occupe uniquement de philosophie. C'est par l'idée de Dieu qu'il avait commencé, il aborde maintenant la question de l'âme,

⁽¹⁾ Souvenirs de Jeunesse.

⁽²⁾ Ibid.

et la sublimité de ses conceptions fait accourir vers lui bien des hommes désireux comme lui de la vérité. Innombrables sont les lettres qui arrivent de tous côtés lui demandant un ouvrage, lui posant des objections, lui expliquant des doutes. L'éminent philosophe répond à tous avec autant de force que de clarté et par ce travail il s'éclaire lui-même. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il pense affermit sa foi. « Ainsi, jusqu'aux plus subtiles abstractions de la pensée, tout concourait au travail religieux d'Augustin, il transforme tout en éléments de sa foi. » (*)

Il sent maintenant que les yeux de son âme, longtemps troublés et appesantis par les impressions matérielles, s'épurent et s'élèvent sous l'influence de la raison. Enfin S. Ambroise, à la grande joie des chrétiens et à la confusion des païens, baptise Augustin dans l'église de Milan.

Tel est le drame intime et si émouvant de ces deux âmes. L'œuvre si bien commencée devait bien finir. Aussi quinze siècles ont vénéré en S. Augustin sa sainteté et sa science, quinze siècles l'ont acclamé Père de l'Eglise. Voilà quarante ans qu'est mort, dans notre belle Suisse, à Montreux, le P. Gratry. A l'encontre de tant de talents qui se précipitent dans la nuit de l'oubli, le sien demeure ; son autorité est incontestable en philosophie comme en littérature, et il reste pour la jeunesse un des modèles les plus purs, un des littérateurs les plus sains, un des penseurs les plus appropriés à nos temps, un des cœurs les plus sympathiques.

François des MONTS.

(*) Villemain.